

Une semaine, un livre

N°354, 19 Avril 2020

Dieu, le temps, les hommes et les anges

Olga Tokarczuk

Prawiek i inne czasy

Traduit du polonais par Christophe Glogowski

1996, Robert Laffont 1098, Pavillons Poche 2019

391 pages

Antan est un petit village du centre de la Pologne. Situé près d'une route passante, le village est le témoin du temps et de l'histoire. Le récit débute en 1914 et court tout au long du XX^e siècle.

Dieu, le temps, les hommes et les anges retrace l'histoire de la Pologne à partir de la vision de personnages vivant dans un minuscule village de campagne situé à la croisée des chemins. Chaque chapitre, court et portant pour titre « Le temps de... » avec le nom du personnage, se rapporte à un élément : le départ des hommes pour la guerre, la pauvreté et la famine, l'invasion allemande, les soldats soviétiques, le communisme et le développement du marché international. Les générations se succèdent, les enfants naissent, les vieux s'en vont. La narration est toujours faite depuis Antan et par un de ses habitants – le nom du village, Antan, est d'ailleurs un clin d'œil au temps qui passe, et un clin d'œil du traducteur car le nom du village en polonais est Prawiek –, on y voit le châtelain et la châtelaine, les fermiers, les plus démunis comme la Glaneuse, mais aussi les esprits qui habitent là : le Noyeur ou le Mauvais Bougre, ou encore Dieu, le Temps ou le Jeu...

Olga Tokarczuk écrit cette histoire avec une approche poétique, parfois mystique, sortant du réalisme propre aux récits historiques. Elle donne la parole aux plus isolés qui voient le monde par le prisme de leur misère, aux fous et aux simples d'esprit, et aux esprits eux-mêmes qui hantent les bois environnants. Ce sont les délaissés et les marginaux qui ont sa préférence. Ceux qui voient le monde par leurs regards étonnés et inquiets, ceux pour lesquels les limites extérieures du village sont les limites de leur monde. Comme dans *Sur les ossements des morts* (une semaine un livre n°336), la nature est là, les hommes en font partie, la folie est proche, les esprits aussi !

Dieu, le temps, les hommes et les anges est un texte mystérieux, empreint de grâce, malgré les violences de l'histoire, qui dévoile des visions du monde poétiques et immobiles, autant d'esprits uniques.

.....

Éléments biographiques :

Olga Tokarczuk est née en 1962 à Sulechów en Pologne. Après des études de psychologie à l'université de Varsovie, elle s'installe comme psychothérapeute. À partir de 1997, elle se consacre entièrement à la littérature. Dans ses romans la folie tient souvent une place prépondérante. Elle a publié 18 livres dont 7 ont été traduits en français. Elle a obtenu le prix Nobel de littérature en 2018.



Une semaine, un livre

Extraits :

Dans la mesure de la Glaneuse, au sommet de la butte, habitaient un serpent, une chouette et un milan. Ces animaux ne s'agressaient jamais. Le serpent résidait dans la cuisine, à proximité du foyer, et c'est là que la Glaneuse posait à son attention une soucoupe de lait. La chouette s'était installée au grenier, dans l'embrasure d'une fenêtre murée. On aurait dit une statuette. Le milan avait son gîte dans la partie la plus haute du comble, mais sa véritable maison était le ciel.

C'est le serpent que la Glaneuse mit le plus longtemps à apprivoiser. Elle lui servit chaque jour du lait, posa la soucoupe d'abord sur le seuil puis de plus en plus à l'intérieur du logis. Un jour, le serpent rampa jusqu'à ses pieds. Elle le prit dans ses mains. L'odeur de cette femme qui fleurait l'herbe et le lait dut faire chavirer l'esprit du reptile. Il s'enroula autour du bras qui s'offrait à lui, fixa de ses iris dorés les yeux clairs de la Glaneuse. Elle le nomma « le Mordoré ». Le Mordoré tomba amoureux de la Glaneuse. La peau chaude de la femme réchauffait le corps et le cœur froids du serpent. Il désirait le contact satiné de cette peau, un contact auquel rien au monde n'était comparable. Quand la Glaneuse le prenait dans ses mains, il avait l'impression que lui, simple ophidien, devenait un être extrêmement important. En guise de cadeaux, il lui apportait des souris, de beaux cailloux laiteux du bord de la rivière, des morceaux d'écorce. Un jour, il lui apporta une pomme, et la femme éclata de rire en la croquant, et ce rire sentait l'abondance.

*– Espèce de tentateur, lui dit-elle affectueusement.
(Le temps de la Glaneuse)*

.....

– Imagine maintenant qu'il n'y a aucun Dieu derrière tout ça, comme tu dis. Que personne ne surveille rien, que le monde entier n'est qu'une grosse pagaille ou bien, pis encore, une espèce de machine, une sorte de hache-paille détraquée qui continue à tourner sur sa lancée...

Isidor regarda une nouvelle fois autour de lui, s'efforçant de voir les choses comme le lui suggérait Ivan Moukta. Il banda son esprit, écarquilla les yeux au point qu'ils larmoyèrent. Alors, un très court instant, il entrevit un autre univers. L'espace, morne, s'étendait à l'infini. Tout ce qui s'y trouvait, tout ce qui vivait était impuissant et solitaire. Les événements se produisaient par accident, et quand l'accident faisait défaut apparaissaient les lois mécaniques. Machine rythmique de la nature. Pistons et engrenages de l'histoire. Des règles qui pourrissaient de l'intérieur et tombaient en poussière. Le froid et la tristesse régnaient partout. Chaque créature désirait se blottir contre quelque chose, se coller à quelque objet ou bien à son semblable, mais il n'en résultait que souffrance et désespoir.

Ce que vit Isidor était frappé au coin de la précarité. Sous une apparence extérieure bariolée, tout ce qui constituait le monde fusionnait en fait dans la décomposition, la pourriture, la destruction.

(Le temps d'Isidor)